

Sur le testament d'Ho Chi Minh

In: Tiers-Monde. 1970, tome 11 n°42-43. pp. 265-273.

Citer ce document / Cite this document :

Lacouture Jean. Sur le testament d'Ho Chi Minh. In: Tiers-Monde. 1970, tome 11 n°42-43. pp. 265-273.

doi : 10.3406/tiers.1970.1701

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers_0040-7356_1970_num_11_42_1701

SUR LE TESTAMENT D'HO CHI MINH

par Jean LACOUTURE*

Dans le cercueil de verre où l'ont couché ses compagnons de lutte, Ho Chi Minh continue d'exercer sur le Vietnam — et peut-être au-delà — une influence que nul ne peut mesurer. Le 3 septembre 1969 est une date cruelle dans l'histoire vietnamienne car aucun peuple dans l'épreuve ne peut perdre impunément un tel conseiller et un tel chef, dont la vie se confond totalement avec celle de la révolution sociale et de la résurrection nationale, et dont la personnalité avait un tel rayonnement que sa mort a affecté l'univers non communiste presque aussi gravement que le camp socialiste.

Mais en mourant, le fondateur du « parti du travail », le créateur de la République démocratique du Vietnam n'a pas rompu ses liens avec l'histoire, ni même avec les siens. Militant jusqu'au-delà de la mort, il a voulu laisser à ses compagnons et au monde un message et une leçon. Et ce praticien qui a beaucoup écrit sans en avoir jamais le goût, cet homme d'action qui se méfiait des mots — des siens, en tout cas — a consacré les journées du début de mai 1969, alors que se faisaient sentir les premières atteintes de la maladie de cœur qui allait l'emporter, à rédiger un « testament » (formule assez peu vietnamienne, la relation du chef de famille aux siens étant essentiellement verbale) d'un ton inimitable, où se mêlent le grandiose et le familier, le brutal et le bonhomme, le personnel et le collectif, et qui rend admirablement compte de sa personnalité et de sa vision du monde. Plus que d'un testament on parlerait plutôt d'un miroir, et on rêve des enseignements qu'aurait pu tirer d'un tel texte un maître comme Paul Mus, si la mort ne l'avait écarté de nous quelques semaines avant le vieux leader qu'il admirait.

Dégageons tout de suite les quelques traits majeurs de ce texte : d'abord, la primauté accordée à l'action prochaine, à la situation vécue,

* Journaliste.

à la « praxis »; puis le ton volontiers familier, les allusions faites aux relations quasi familiales entretenues par M. Ho avec son peuple; le caractère presque « folklorique », très vietnamisant en tout cas de certaines images, sans préjudice de l'internationalisme de l'esprit; et enfin la fermeté des références marxistes.

Ce qui frappe d'abord, c'est la rapidité de l'attaque : « Dans la lutte patriotique contre l'agresseur américain... » Pas d'exorde solennel. Au moment de dire adieu à ses compagnons, à son peuple et au monde, M. Ho ne plastronne pas, ne prend pas le ton de héros à mots historiques et à posture tragique : il parle des tâches immédiates à accomplir — la libération du territoire — sur le ton d'un chef en pleine activité, d'un patron au travail. On retrouve là une des constantes du personnage, la primauté donnée à l'action, aux réalités, à la « praxis ». Ho fut et resta jusqu'au bout un praticien, un homme d'action, un réalisateur, celui qui veille quand les autres dorment. D'où la sécheresse de ces mots comme pour ne pas faire perdre son temps au lecteur, pour faire lever plus vite les énergies.

Lénine, Mao, Castro même remuent, suscitent les idées générales avant de parler du programme de la journée, du contingent d'armes, de la ration du combattant. Ho Chi Minh fondant ses leçons sur « l'émulation », rivalité de camarades qui fait penser à celle des Spartiates liés deux à deux pour le combat, base cette émulation sur le détail, sur le quotidien. Faire, accomplir, réaliser sont les mots qui reviennent constamment dans ses écrits. D'où la pénombre dans laquelle est laissée la théorisation, tâche nécessaire mais confiée à Truong Chinh — du fait d'une dichotomie des plus rares dans l'histoire du socialisme.

Écoutons-le parler du parti tel qu'il le souhaite. Les mots qui reviennent le plus souvent sont ceux de « moralité révolutionnaire ». Certes, l'« oncle » souhaite des cadres et des militants « à la fois rouges et experts » — arbitrant ainsi, au niveau de la lutte quotidienne et de la pratique, le grand débat du camp socialiste entre doctrinaires et modernistes, gens de Pékin et gens de Moscou. Mais c'est par référence à la pratique quotidienne, aux réalisations prochaines, à l'élévation du niveau de vie des masses, sur laquelle il insiste. Réalisme terre à terre ? Ho n'a jamais été, ne s'est jamais voulu un doctrinaire. Homme du fait, il l'est resté jusque dans le texte qui le résume et le prolonge.

On se serait étonné de ne pas retrouver M. Ho aussi proche de son peuple dans la mort que dans sa vie. Car telle est bien la seconde des

caractéristiques essentielles de cette vie publique que l'extraordinaire familiarité établie et maintenue entre le chef au service des masses et les masses elles-mêmes. On a pu, en Occident — et dans certains pays d'Asie — sourire de ce paternalisme héroïque, hausser les épaules en voyant M. Ho distribuer des bonbons aux enfants, tenir si fort à son titre d'« oncle » et en user à tous propos. On retrouve ici la référence aux « neveux ». Ce n'est pas une dernière coquetterie de vieillard. C'est le rappel ultime d'un certain type de relation profondément vietnamienne, et qui est comme le sceau de la réussite populaire du vieux chef.

Dans une société comme celle du Vietnam, qui par suite de la tradition, mais aussi de la rupture de tous autres liens collectifs du fait de la colonisation et des invasions, la famille et le village ont été longtemps les deux seuls foyers d'une vie qui est d'abord un principe d'association, une chance vécue en commun. Appartenir au même village était et reste profondément important. Appartenir à la même famille était et reste plus déterminant encore : celui qu'on appelait l'« oncle » appartenait à tous, et tous lui étaient liés. Avec lui était établi le lien familial (*bac*, frère aîné du père, personnage respectable entre tous) et le lien *nggia*, celui de dévouement, du devoir à remplir. Tel était le type de rapports créé et préservé entre M. Ho et les Vietnamiens. Ce « testament » le rappelle, discrètement, sans sensiblerie excessive. La couleur dominante du tableau est mise.

Autre couleur, presque aussi significative : un attachement charnel à la réalité vietnamienne, aux paysages, aux formes, aux profils de la patrie. Le vieux leader n'aurait pas été Ho Chi Minh s'il n'avait, dans des phrases pourtant chargées de signification politique, évoqué « les plaines et les montagnes » du Vietnam ; s'il n'avait, à propos de la réunification du pays, exprimé sa confiance de voir tôt ou tard Vietnamiens du Nord et du Sud « réunis sous le même toit ». Patriotisme « folklorique » ? Banalités de style, ou rappel d'une relation de l'homme à la terre, au paysage, à la boue de la rizière, à la pesée des saisons, qui est le Vietnam même ? Ici encore, le vieil homme se révèle dans sa réalité prochaine, celle qui a fait de lui, si longtemps exilé, on dirait presque si longtemps « étranger », le plus Vietnamien des Vietnamiens.

Mais, comme disait Jaurès, « un peu de patriotisme éloigne de l'internationalisme, beaucoup de patriotisme en rapproche ». Toute la vie d'Ho Chi Minh est un constant rappel de cette idée. Et encore ce texte, si profondément imprégné du combat et de l'avenir du Vietnam,

et si largement ouvert pourtant à l'univers socialiste. L'avouerais-je ? A la première lecture, j'en ai été déçu, et m'en suis senti presque frustré. Non par la relative platitude du ton, que connaissent bien ceux qui ont lu avec quelque attention les œuvres de M. Ho, mais par le nombre et l'éclat des rappels de son appartenance à la société marxiste. Nous sommes un bon nombre d'observateurs des choses vietnamiennes qui privilégions constamment l'aspect vietnamien du fondateur de la R.D.V.N., qui le présentons comme l'inventeur du « national-communisme ». Et voilà qu'au moment de prendre congé du monde, cet homme, sans cesser de s'affirmer avec passion et éclat un véritable Vietnamien, nous rappelle que ses maîtres sont un Allemand et un Russe, et que l'avenir du mouvement ouvrier international le préoccupe tout autant que celui de sa propre patrie.

Aurions-nous pris nos désirs pour des réalités, aurions-nous infléchi et remodelé à notre gré la vraie nature de la politique de M. Ho ? Pour poser de telles questions, il faut probablement être un intellectuel occidental empêtré dans les catégories et les classifications. M. Ho aurait probablement souri de ces observations. Quand il met l'accent sur son souhait de « rejoindre les vénérables Karl Marx et Lénine » plutôt que de citer les héros nationaux, Le Loi ou les sœurs Trung, c'est parce qu'il sait que ces derniers sont à tel point dans le cœur des Vietnamiens qu'il n'a pas besoin de les évoquer. Mais qu'établir une relation d'« ancêtres » entre Marx et lui a une valeur pédagogique et politique, nécessaire à ses yeux. De même quand il achève sa dernière phrase par les mots de « révolution mondiale », plutôt que par ceux de « libération nationale », c'est encore pour élargir une vision populaire où le patriotisme est senti plus fortement à coup sûr que le socialisme, le nationalisme que l'internationalisme. Ce qui frappe, en fin de compte, c'est la volonté didactique du leader plus que le souci de l'homme de laisser de lui une image flatteuse ou même exacte. Cette exactitude, il faut la retrouver au deuxième degré. On y parvient.

Le « testament » d'Ho Chi Minh n'est pas un grand texte politique, comme le sera probablement celui de Mao Tse Toung, sinon celui de Charles de Gaulle. C'est une « leçon de choses », comme disent les instituteurs de chez nous, une « dernière classe », le message pédagogique d'un chef de famille à ses descendants. Il n'y faut pas chercher un grand esprit, mais plutôt un grand cœur. Et un grand expert de la conduite sociale.

RECONSTRUIRE...

par AU TRUONG THANH*

La guerre du Vietnam semble entrer dans sa phase finale; du moins, pour le moment, tout le monde espère en un prochain règlement politique d'un conflit dont les origines remontent à un quart de siècle plus tôt. Déjà des plans sont établis pour un « après Vietnam », car beaucoup de milieux s'intéressent à l'avenir du Vietnam, après la cessation des hostilités. Certains considèrent le Vietnam comme un terrain propice à des manœuvres tendant à drainer et à canaliser des transactions nées d'un volume important d'aides extérieures; d'autres, dans un élan de générosité spontanée, veulent venir soulager et aider un peuple dont les souffrances endurées sont indescriptibles; d'autres encore tentent de construire sur l'ancienne Indochine une zone dont la stabilité politique et le développement économique exerceront une influence importante sur l'évolution du Sud-Est asiatique; d'autres enfin rêvent de poursuivre dans la paix, par des réalisations économiques et sociales, la lutte idéologique qui n'a pu être tranchée dans un long conflit armé, sanglant et implacable.

Mais, pour tous ces problèmes, les Vietnamiens restent étrangement silencieux, et l'on pourrait difficilement trouver d'un côté comme de l'autre des indications précisant de façon claire des directions à suivre ou des projets à réaliser. Ce silence risque de pousser des personnes non averties à simplifier exagérément les données des problèmes qui se poseront au Vietnam après la guerre, en imaginant qu'en déversant un flot d'argent accompagné par l'envoi de quelques dizaines ou centaines d'experts plus ou moins compétents et venus de tous les horizons, on pourra, avec un peu de bonne volonté et beaucoup de paternalisme, créer des lendemains qui chantent pour le peuple vietnamien.

* Ancien ministre du gouvernement de la République du Vietnam.

L'argent et la technicité peuvent beaucoup, mais ne peuvent pas tout. L'échec de l'instrument sophistiqué qu'est le Hamlet Evaluation System appliqué par les Américains dans le programme dit de pacification en est l'illustration. Il faut, à n'en pas douter, pour avoir quelque chance de réussir, connaître le milieu dans lequel on travaille ; autrement, par des actions inconsidérées découlant de plans ou de projets hâtivement élaborés, on ne ferait qu'aggraver les déséquilibres engendrés par la guerre ; alors, à la guerre se substituerait simplement le chaos : le sort du peuple vietnamien demeurerait ainsi peu enviable.

Que va-t-il se passer si demain les canons cessent de cracher la mort ? Certes, on peut s'imaginer la joie immense de toute une population qui se trouvera libérée du cauchemar des bombes, des grenades, des arrestations, des exécutions sommaires. Mais, on peut aussi s'imaginer que cette joie sera vite tempérée par les dures réalités de la vie quotidienne. Il faudra s'organiser pour vivre une vie normale de temps de paix, c'est-à-dire un mode de vie que plus de la moitié de la population n'a jamais connu, et ce ne sera pas chose facile.

Ce sera d'autant plus difficile que dès que les canons se tairont, les autorités qui auront pour tâche de gouverner le pays seront soumises à des pressions multiples provenant de tous les côtés, aussi bien sur le plan interne que sur le plan externe, en même temps qu'elles devront arranger ou régler les innombrables incidents militaires survenus en violation des accords sur le cessez-le-feu, et parfois dans le but d'appuyer certaines pressions politiques. Dans cette atmosphère de tension continue, il faudra des efforts surhumains, un appui total de la population et beaucoup de clairvoyance pour prendre les décisions qui s'imposent pour que la vie quotidienne puisse se dérouler presque normalement sans trop de heurts. Mais le pourra-t-on réellement ? C'est là un grand point d'interrogation, car en marge des problèmes purement politiques et militaires vont surgir de nombreux autres problèmes qui réclameront également une solution immédiate.

La vie économique doit continuer quelle que soit la forme de la solution politique à laquelle on se sera arrêté à la table de la Conférence de Paix. Les transactions de tous les jours doivent avoir lieu. Dans quelle monnaie auront lieu ces transactions ? En piastres ou en *dông* ? Si une seule monnaie a cours libératoire, quel est le sort réservé à l'autre ? Des décisions vont être prises, des situations vont se trouver bouleversées. Mais, finalement, quelle sera la véritable valeur de la monnaie vietna-

RECONSTRUIRE...

mienne, et quel sera son avenir ? Vingt-cinq années de guerre ont vidé le pays de sa substance. En ce qui concerne la piastre sud-vietnamienne, au début de 1970, pour une masse monétaire de l'ordre de 141 milliards, les réserves en devises et en or ne représentaient que 16 milliards. Ces réserves seront totalement épuisées après quatre mois d'importations effectuées au rythme actuel, et ne pourront pas être aisément reconstituées puisque le rapport exportations/importations était tombé aux environs de 3 %. Le déficit budgétaire pour l'année 1970, qui sera financé simplement par l'émission de nouveaux signes monétaires, atteindra un niveau de 53 milliards pour un budget de 177 milliards, soit un pourcentage de 30 %. Dans ces conditions, des difficultés d'ordre monétaire sont à prévoir qui auront nécessairement leur répercussion sur le plan politique et social, rendant plus ardu le maintien d'un climat de confiance nécessaire à la liquidation des séquelles de la période de guerre.

Peut-être pourrait-on, avec le retour à la paix, espérer une réduction des dépenses budgétaires et une résorption du déficit budgétaire. Malheureusement se sont là de pures illusions. Au contraire, il faudra s'attendre à une chute vertigineuse des recettes car, jusqu'à maintenant 75 % des recettes budgétaires sont constituées par des rentrées liées directement au volume des importations que l'on n'aura plus la possibilité de maintenir à leur niveau actuel; simultanément, un ralentissement naturel des activités industrielles et commerciales va abaisser le rendement des impôts directs et indirects. Dans le même temps, il ne sera pas possible de réduire dans de grandes proportions les dépenses budgétaires car des dépenses d'un nouvel ordre, de nature sociale principalement, viendront prendre la relève des dépenses strictement militaires. D'ailleurs, c'est une dangereuse illusion que de croire que l'on pourra comprimer de façon appréciable ces dernières. Depuis de très nombreuses années, plus de 10 % de la population sont sous les armes et participent directement, soit à la lutte politique, soit à la lutte armée, dans des unités des armées régulière, régionale, locale, dans des organisations militaires et paramilitaires, dans des services de police, de renseignements, dans des équipes de propagande, de pacification, etc. Comment peut-on envisager du jour au lendemain de cesser de leur payer leurs soldes et de les renvoyer à la vie civile à laquelle ils n'avaient pas du tout été préparés ? Ce faisant, on ne ferait qu'inciter les mauvais éléments à former des bandes armées qui vivraient de brigandages et de rapines et qu'il serait

fort difficile de raisonner, car ils avaient été systématiquement formés dans la haine, dans la violence, pour la tuerie. Ainsi, au climat surchauffé par les inévitables incidents militaires, par les inéluctables représailles individuelles de part et d'autre, viendraient s'ajouter des foyers d'insécurité rendant plus précaires les efforts faits pour un retour rapide à la vie normale, et plus difficiles les tentatives de reconstruire rapidement le pays.

La paix revenue, les millions de personnes qui avaient fui la campagne ou la montagne, ou qui avaient été déplacées de force pour des raisons de stratégie militaire, et qui ont vécu ou plus simplement survécu dans des camps de réfugiés ou dans des bidonvilles établis autour des grandes agglomérations urbaines, devront changer nécessairement de mode de vie, car leurs moyens d'existence qui étaient liés indirectement aux activités de guerre (allocations de réfugiés, activités des bars, commerce de produits provenant des PX, services fournis autour des camps militaires, etc.) ne seront plus suffisants. Mais le voudront-ils et le pourront-ils ? La campagne, où ils ne retrouveront plus l'emplacement de leurs maisons ni la tombe de leurs ancêtres, et où il leur faudra tout recommencer à partir de zéro, présentera-t-elle assez d'attrait pour les faire s'éloigner de Saigon dont l'engorgement constitue un obstacle réel à un développement équilibré de l'économie vietnamienne ? De toute façon, une partie restera attirée par le mode de vie des villes ; elle viendra ainsi grossir la masse déjà grande des personnes en quête de travail à la suite du ralentissement des activités après la cessation des hostilités et cela ne pourra qu'amplifier les problèmes sociaux de l'après-guerre.

Communistes ou capitalistes, militaires ou civils, chômeurs ou travailleurs, tout le monde doit manger ; le riz, la canne à sucre ne se récoltent pas tout de suite ; il faudra importer tout d'abord au moins le strict minimum, et ensuite peut-être tout ce qui sera nécessaire à la reconstruction et au développement. Le pays exsangue et appauvri se résoudra-t-il à demander à l'aide extérieure ce qu'il ne sera pas en mesure de se procurer par ses propres moyens ? Mais il est pour le moins irréaliste de penser que l'aide extérieure pourra être fournie sans aucune arrière-pensée politique, et n'est-ce pas déjà s'engager que d'accepter le principe d'une aide extérieure ?

Bien sûr, tous les problèmes évoqués ci-dessus ne sont ni nouveaux ni spécifiques au Vietnam. Bien des pays ont eu à les résoudre après une guerre.

RECONSTRUIRE...

Mais il faut bien dire que, dans l'histoire moderne, il n'est pas d'exemple d'une guerre de libération aussi longue, d'une guerre où toute une génération née dans le grondement des bombes a grandi dans la violence, d'une guerre qui dresse dans une tuerie implacable deux fractions d'un même peuple et sépare à jamais frères et sœurs, parents et enfants d'une même famille, d'une guerre dont la conclusion a échappé depuis longtemps aux seules décisions du peuple vietnamien.

Pourtant, dans sa reconstruction, le Vietnam aura besoin de tous ses fils et la solution à tous les problèmes sera certainement facilitée si le futur gouvernement sent qu'il a avec lui l'appui de la population tout entière. Dans la réalité, est-il possible de penser qu'après tant de bombes, de sang et de larmes versés, tout le monde pourrait s'unir dans un seul et unique élan pour panser les blessures et bâtir l'avenir ? Il faut l'espérer ardemment, sinon même après la cessation du conflit armé, le Vietnam ne connaîtra jamais la véritable paix.

Il faut avant toute chose songer à unir les cœurs et les esprits ; c'est là la véritable base qui servira de fondation solide à toute œuvre de reconstruction nationale et de développement économique : sans elle, l'argent dépensé ne sera qu'un vain gaspillage.

Pour y parvenir, il est nécessaire de :

- mettre fin immédiatement aux hostilités qui ne peuvent que semer la discorde et accumuler la haine ;
- prêcher la réconciliation nationale en rejetant tout sectarisme idéologique.

Serait-ce là trop demander ? Nous ne le pensons pas et nous pouvons conclure avec le poète :

*Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons.*